

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE TÊTE-À-TÊTE

SCRIBE, EUGÈNE

Proverbe — 1853

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ÉDMOND	180 rép.	LE GARÇON	4 rép.
MATHILDE	120 rép.	LA MAÎTRESSE D'AUBERGE	3 rép.
LE POSTILLON	55 rép.	LE PEUPLE	1 rép.
CATHERINE	20 rép.	LA MARCHANDE	1 rép.
MADAME DE BUSSIÈRES	17 rép.	Tous Les Postillons	1 rép.
LE JENUE HOMME	9 rép.		

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

LE TÊTE À TÊTE, TRENTÉ LIEUES EN POSTE.	5
---	----------

LE TÊTE À TÊTE, TRENTE LIEUES EN POSTE.

SCÈNE I

(Grande route de Paris entre le village de Conflans et celui de Carrières. Une calèche de voyage attelée de deux chevaux est arrêtée près d'une Madone qui est au bord du chemin. - Le postillon est à cheval et siffle un petit air. Un jeune homme, habillé dans le dernier goût et enveloppé d'un manteau, se promène sur la grande route, et regarde tantôt à sa montre, tantôt du côté de Paris.)

(Avec impatience.)

ÉDMOND

Je ne vois rien ! Elle ne vient pas ! Elle ne viendra pas ! Postillon, quelle heure est-il ?

LE POSTILLON

Cinq heures viennent de sonner à Conflans.

(Il se promène en long et en large sur la grande route.)

(S'arrêtant près de la calèche.)

ÉDMOND

Il n'est encore que cela ! Attendons. Je ne puis rester en place. J'ai beau marcher à grands pas, l'aiguille n'en va pas plus vite. Et comment tuer le temps ? Postillon, quel est ce beau château dont le parc s'étend jusqu'ici ? 5

LE POSTILLON

Le château de Bercy, qui appartient à Monsieur de Nicolai.

ÉDMOND

Et ce grand bâtiment non loin de la rivière ?

LE POSTILLON

La maison de campagne de l'archevêque, et à côté le séminaire. Ils sont là une bande de malins des espiègles qui s'en donnent joliment. 10

ÉDMOND

Qui ? Les Séminaristes ?... Tu connais cela ?

LE POSTILLON

Je crois bien, il y en a partout, et heureusement, car toutes les routes qui conduisent chez eux sont toujours soignées et réparées ; il n'y a pas à craindre que l'ingénieur du département s'avise de les négliger ; ce qui est bien propice tout de même pour les chevaux de poste. 15

ÉDMOND

Certainement.

LE POSTILLON

Dans celui-ci... le séminaire de Conflans... J'y ai une connaissance, le neveu à Jean-Louis le grainetier, qui vient d'y entrer. Logé, nourri, et rien à faire... C'est un meilleur état que celui de postillon.

20

ÉDMOND *(sans l'écouter et regardant sa montre)*

Je n'y conçois rien ; il faut que ma montre soit arrêtée... Postillon, quelle heure est-il ?

(Parlant à son cheval.)

LE POSTILLON

Parbleu ! V'là trois fois que vous me le demandez... Le quart sonne ; et tenez, v'là les corbeaux qui sortent... C'est le séminaire qui se rend à matines, ou à quelque chose comme ça. Ohé ! Ohé ! Petit gris !... Sacre-dié ! Veux-tu te tenir ?... Il a toujours peur quand il les voit. Ôtez donc vot' chapeau, not' bourgeois.

25

ÉDMOND

Et pourquoi donc ?... Devant le neveu à Jean-Louis le grainetier ?

LE POSTILLON

C'est égal, je l'i ôte toujours. Hein ! En v'là-t-il !... Sont-ils gros et gras ! Tous jeunes gens ! Quels beaux soldats ça aurait fait pour Alger !

30

ÉDMOND *(regardant du côté de Paris)*

Je crois que j'aperçois un fiacre... Oui, vraiment. Dieu ! Qu'il va lentement !

LE POSTILLON

C'est son état, comme le nôtre est de courir la poste : chacun le sien.
Mais dites donc ; Monsieur ; est-ce que vous comptez que je vais rester
ici en faction jusqu'à ce soir ?

35

ÉDMOND

Je t'ai dit que je te paierais une poste de plus.

LE POSTILLON

C'est différent.

SCÈNE II

(Courant au devant de la voiture qu'il va ouvrir.)

(L'aidant à descendre.)

ÉDMOND

Le fiacre approche, je ne me trompe pas... Je l'ai aperçue ; c'est elle. Mathilde, Mathilde, c'est bien vous ! Ne craignez rien, ne tremblez pas ainsi.

40

MATHILDE

Soutenez-moi, je n'ai pas la force de marcher.

ÉDMOND

Quelle pâleur ! qu'avez-vous ?

(Apercevant la Madone qui est au bord de la route.)

MATHILDE

Je me sens mourir. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Protégez-moi. Édmond, je suis venue parce que je vous l'avais promis, et pour ne pas manquer à ma parole... Maintenant, laissez-moi retourner à Paris.

45

ÉDMOND

Renoncer à vous ! Jamais.

MATHILDE

J'ai mal fait, le ciel m'en punira : je ne dois pas vous suivre.

ÉDMOND

Et comment faire maintenant ? Comment pourriez-vous rentrer à l'hôtel ? Le sort en est jeté ; fiez-vous à moi et à mon amour. Ma calèche est là qui nous attend, et dans quelques heures nous serons à l'abri des poursuites.

50

MATHILDE

Vous croyez donc qu'on peut nous poursuivre, que quelque danger nous menace ?

ÉDMOND

Moi, du moins.

MATHILDE

Ah ! Venez alors, venez ; plutôt me perdre que de vous poser.

55

(Il la soutient jusqu'à la calèche, l'aide à y monter, s'y élance après elle.)

ÉDMOND

Combien je suis heureux ! Postillon, partez !

(À son cheval.)

(Il fait claquer son fouet, la calèche part au grand galop. Mathilde, la tête cachée dans son mouchoir, reste quelque temps sans rien dire.)

LE POSTILLON

Oui, Monsieur. En route, P'tit gris !

ÉDMOND

Mathilde, vous êtes à moi, rien ne peut plus nous séparer ! Pourquoi pleurer ainsi ? Vous n'êtes pas raisonnable.

MATHILDE

Jamais mon père ne me pardonnera.

60

ÉDMOND

Et pourquoi donc ? Il est si bon ! Il vous aime ; et quand nous serons arrivés en Italie, quand nous y serons mariés, il oubliera tout. Je n'ai pas son immense fortune, il est vrai ; mais j'ai un nom, de la naissance, et j'ai tant d'amour pour vous.

MATHILDE

Ah ! Sans cela, Édmond, croyez-vous que jamais j'aurais pu me décider à une pareille démarche ?

65

ÉDMOND

Il le fallait, ou vous m'étiez ravie. Votre tante traînait loin de la capitale, dans sa terre près de Lyon, et là sans doute un autre mariage...

MATHILDE

Jamais je n'y aurais consenti. Vous ne me connaissez pas ; je n'ai que seize ans, mais j'ai du caractère, et des serments que j'ai faits, je les tiendrai jusqu'au tombeau. ⁷⁰

ÉDMOND

C'est comme moi, vivre et mourir avec vous.

MATHILDE *(avec exaltation)*

Toujours, n'est-il pas vrai ?

ÉDMOND

Toujours.

SCÈNE III

(Descendant de cheval.)

LE POSTILLON *(s'arrêtant, faisant claquer son fouet)*

Ohé ! Ohé ! Deux chevaux et les harnais. J'espère, mon bourgeois, que je vous ai mené bon train. ⁷⁵

MATHILDE

Où sommes-nous ?

(Ôtant son chapeau.)

LE POSTILLON

À Charenton... La première poste. Vous savez, mon bourgeois, qu'il y a poste royale.

ÉDMOND

Certainement. Voilà pour toi, et dis qu'on se dépêche.

80

LE POSTILLON *(à part)*

Diable ! Cent sous de guides... Le bourgeois est généreux.

ÉDMOND *(à demi-voix)*

Et sois discret.

(À l'autre postillon qui met ses bottes.)

(À demi-voix.)

LE POSTILLON

Oui, Monseigneur. Allons, Théophile, allons, feignant, un peu d'intensité ! C'est un prince étranger qui enlève la fille d'un banquier.

DEUXIÈME POSTILLON

Vraiment ?

85

PREMIER POSTILLON

Cent sous de guides.

(Montant à cheval.)

DEUXIÈME POSTILLON

Faut qu'il soit bien amoureux ! En route !

ÉDMOND

J'aurai peur tant que nous serons dans les environs de Paris. Heureusement il est de bon matin... À peine six heures... Postillon, quel est le village où nous entrons ?

90

LE POSTILLON *(toujours trottant)*

Le village de Maisons.

(À Mathilde.)

ÉDMOND

Enchanté de faire sa connaissance ! Y êtes-vous jamais venue ?

MATHILDE

Une fois ou deux.

ÉDMOND

Il n'en finit pas ! Enfin nous en voilà dehors. Regardez donc à gauche, au bord de la route, un château de belle apparence. Postillon, à qui appartient-il ? À quelque fournisseur ?

95

LE POSTILLON

Au contraire, Monseigneur, c'est à de braves et honnêtes gens, à un ancien magistrat.

MATHILDE *(se retirant au fond de la voiture)*

Je sais qui c'est.

ÉDMOND

Vous connaissez ?

100

MATHILDE

Non, mais j'en ai entendu parler... C'est l'honneur, la vertu même... Prenez garde qu'ils ne m'aperçoivent,

(Le postillon lance ses chevaux au galop, et la voiture roule rapidement sur un chemin superbe et par un beau soleil d'octobre.)

ÉDMOND

N'ayez pas peur, je ne vois personne sur cette immense et belle terrasse ; superbe allée, parc très bien tenu... Nous voilà dans la plaine : allons, postillon. Maintenant, ma chère Mathilde, que vous voilà un peu rassurée, dites-moi comment vous avez pu sortir de votre pensionnat et de chez votre père, car je n'osais l'espérer, et je ne le conçois pas encore.

105

MATHILDE

Oh ! J'en ai bien long à vous dire, car jamais nous n'avons pu parler plus de cinq minutes, et si mon bavardage de petite fille ne vous ennue pas...

110

ÉDMOND

Comment donc !

MATHILDE

D'abord, mon premier malheur est d'avoir perdu ma mère lorsque j'étais encore enfant. Mon père, qui était négociant à Lyon, et qui y demeurait avec sa soeur et toute sa famille, vint, contre l'avis de ma tante, s'établir à Paris, exprès pour me donner une brillante éducation, et puis aussi pour faire des affaires. Dans ce dernier dessein du moins il a réussi, car il est devenu très riche, à ce qu'on dit. 115

ÉDMOND

Je le crois bien : un des premiers capitalistes de France !

MATHILDE

Quant à moi, qu'il avait placée dans un beau pensionnat, il venait rarement me voir, et ne me faisait presque jamais sortir ; aussi je m'ennuyais beaucoup. Heureusement, je m'étais liée avec Corinne d'Esparville, une jeune comtesse qui devint mon amie intime ; elle était plus grande et plus âgée que moi elle me donnait des conseils... Nous ne nous quittions pas. Nous avions trouvé une clef de la bibliothèque de Madame. 120
125

ÉDMOND

Qu'est-ce que Madame ?

MATHILDE

Noire maîtresse de pension... On ne l'appelle jamais que comme cela... C'est connu.

ÉDMOND

Je vous demande pardon.

MATHILDE

Dans cette bibliothèque, il y avait des livres si amusants ! Puisque ma-
dame les avait, nous pouvions bien les lire ! Aussi c'était notre seul plai-
sir. Nous les emportions dans notre chambre ; il y en a que j'ai relus
bien des fois. 130

ÉDMOND

Et lesquels ?

MATHILDE

La Nouvelle Héloïse et Amélie Mansfield. Oh ! Que j'ai aimé Ernest de
Waldemar ! 135

ÉDMOND

Que dites-vous ?

MATHILDE

Ce fut ma première inclination ; j'y pensais le jour, et la nuit j'en rêvais.
Je me disais : Quel bonheur d'être aimée de lui ! Fortune, famille, avenir,
il me semblait que pour lui j'aurais tout sacrifié. J'avais même fait son
portrait ; je me le représentais vaillant, noble, généreux... un sourire
tendre et mélancolique, des yeux bleus et des cheveux noirs, et
lorsqu'au bal de la distribution des prix vous êtes venu m'inviter à dan-
ser... Vous rappelez-vous mon trouble et mon agitation ? 140

ÉDMOND

Oui, vraiment. 145

MATHILDE

C'est que j'ai trouvé que vous lui ressembliez.

ÉDMOND

Est-il possible ?

MATHILDE

Oh, mon Dieu ! Oui, et depuis ce temps-là j'ai pensé à vous, et je n'ai plus pensé à lui, bien malgré moi ; car cela me faisait de la peine de lui être infidèle. Aussi, mon coeur serait peut-être revenu sans Corinne, à qui vous devez bien de la reconnaissance. Elle me parlait toujours de vous ; elle me disait : « Il est impossible qu'avec une physionomie pareille, on ne soit pas aimable, brave, spirituel ; et puis il est baron, j'en suis sûre. » Est-ce bien vrai ? 150

ÉDMOND

Oui, sans doute. 155

MATHILDE

Que vous dirais-je enfin ? À tous les exercices de la pension, vous étiez là. Quand par hasard je sortais avec mon père, dans toutes les maisons où nous allions, je vous rencontrais. Et cette lettre que vous m'avez remise en me donnant la main, je ne voulais pas la recevoir, je ne voulais pas la lire ; c'est Corinne qui l'a lue la première, et moi après, bien des fois ! Dans la solitude et le silence, ne m'occupant que de vous, votre image s'est peu à peu gravée dans mon coeur. Et voilà, Monsieur, comment sans vous voir, et presque sans vous connaître, je vous ai aimé tout à fait. 160

ÉDMOND

Chère Mathilde !...

165

MATHILDE

Alors... Il y a à peu près quinze jours, Madame de Bussières, ma tante, est arrivée de Lyon pour passer quelques jours à Paris, et mon père est venu me voir. « Mathilde, m'a-t-il dit, tu as seize ans, tu ne peux rester en pension. D'un autre côté, je veux entreprendre pour mes affaires un voyage en Allemagne, où tu ne peux m'accompagner ; tu partiras avec ta tante... Elle veut bien t'emmener avec elle dans une terre magnifique qu'elle a aux environs de Lyon... Tu seras là en famille, avec ses enfants, et je désire que, parmi tes cousins, qu'on dit fort aimables, il s'en trouve un qui parvienne à te plaire, et qu'un jour je puisse nommer mon gendre. »

170

175

ÉDMOND

Quand je le disais !

MATHILDE

Que pouvais-je faire, sinon vous donner avis du danger qui me menaçait ? C'est alors que vous avez mis en avant ce projet de fuite en Italie dont je ne voulais pas entendre parler ; mais Corinne, qui est plus raisonnable que moi, prétendait qu'il n'y avait pas d'autre moyen, que c'était tout naturel, que toutes les jeunes personnes tyrannisées agissaient ainsi, et qu'elle avait deux cousines en Angleterre qui ne s'étaient pas mariées autrement. D'un autre côté, la crainte de ne plus vous voir, de quitter Paris, de m'ensevelir dans le fond d'une province... Enfin elle m'a décidée. Mais il restait à exécuter ce grand projet, et voici comment nous nous y sommes prises.

180

185

ÉDMOND

Voyons cela.

MATHILDE

Mon père devait partir hier, le cinq, pour l'Allemagne, et ma tante aujourd'hui, le six, pour Lyon ; je vous l'avais écrit.

ÉDMOND

La seule lettre que j'aie de vous. Elle est là sur mon coeur.

190

MATHILDE

Et vous m'avez répondu que vous m'attendiez ce matin hors de la barrière de Paris, près de Conflans, avec une voiture de poste. Alors, d'après le conseil de Corinne, j'ai demandé à sortir de ma pension pour faire mes adieux à mon père, et ensuite à passer la nuit à l'hôtel, pour être prête à partir de bonne heure avec Madame de Bussières.

195

ÉDMOND

Y pensez-vous ?

MATHILDE

Attendez donc. Dès que mon père, hier soir, a eu quitté Paris, j'ai écrit à ma tante que nous avions changé d'idée, que décidément je ne pouvais me séparer de mon père, qui m'emmenait avec lui, et qu'elle eût à partir seule ce matin.

200

ÉDMOND

À merveille ! Votre tante vous croit avec votre père, et votre père vous croit avec votre tante ; de sorte que d'ici à longtemps la ruse ne se dé-

couvrira pas. Pour de petites pensionnaires, cela n'est pas trop mal arrangé.

MATHILDE

N'est-ce pas ? Corinne a tant d'esprit ! Mais moi, j'ai été bien des fois sur le point de renoncer à ce projet. Hier surtout, quand mon père m'a embrassée, j'ai fondu en larmes, j'ai manqué de tout lui avouer ; mais ce qui m'a retenue... 205

ÉDMOND

C'est votre amour.

MATHILDE

Oui, et puis la crainte que Corinne ne se moquât de moi ; sans cela... C'est si mal de les tromper ainsi ! Ma tante qui m'a toujours aimée, qui voulait m'élever, me servir de seconde mère ; et mon père qui s'éloigne, que peut-être je ne verrai plus !... Mon Dieu ! Que ce postillon va vite ! 210

ÉDMOND

Rassurez-vous... Nous voici au relais !... Où sommes nous ici ?

SCÈNE IV

(Appelant un autre postillon.)

(S'approchant d'Édmond et ôtant son chapeau.)

LE POSTILLON

À Villeneuve-Saint-Georges. Allons, Joli-Coeur, à cheval ! Si monseigneur veut régler le compte. 215

ÉDMOND *(lui donnant de l'argent)*

Tiens, et qu'on se dépêche.

(Bas à son camarade.)

(Montrant deux pièces de cinq francs.)

LE POSTILLON

Soyez tranquille. Ne perds pas de temps ; ce sont des amoureux... Et les roues sont bonnes.

(Faisant claquer son fouet.)

(Chantant à tue-tête.)

(La calèche part au grand trot sur le pavé de Villeneuve-Saint-Georges.)

LE POSTILLON

Et vogue la nacelle Qui porte mes amours !... C'est dit... En avant...

220

ÉDMOND

Dieu ! Quels cahots... Postillon, pas si vite... tu vas briser la voiture.

LE POSTILLON

Ce n'est rien... Le pavé est comme ça jusqu'à l'ancienne maison de Monsieur Boïeldieu. À dater de là, ce n'est plus qu'une roulade.

MATHILDE

Ah ! Boïeldieu a demeuré ici ?

(Chantant à pleine voix.)

LE POSTILLON

Lorsque mon maître est en voyage, Ah ! C'est superbe en vérité. Oui, 225
madame. Après le pont, la grille à droite... une jolie maison. J'ai été do-
mestique chez lui ; et c'est là que j'ai pris le goût de l'opéra-comique.

ÉDMOND

C'est bien ; mais tais-toi, car tu es cause que tout le monde nous re-
garde.

LE POSTILLON (chantant toujours)

La dame blanche vous regarde, La dame blanche vous entend. 230

ÉDMOND

Impossible de lui imposer silence. Heureusement nous voilà sur la
grande route.

MATHILDE

Que cet air pur, ce beau soleil me font de bien ! Regardez donc, au-des-
sus de nous, quelle jolie vallée ! Quelle belle verdure !

ÉDMOND

J'ai vu au Diorama quelque chose dans ce genre-là. Une vallée de Da- 235
guerre ou de Bouton, je ne sais plus laquelle.

MATHILDE

Qu'il serait doux de passer ici sa vie ! Postillon, quel est cet endroit ?

LE POSTILLON

Montgeron, où nous allons arriver.

MATHILDE

Non, ce bas-fond, à gauche.

LE POSTILLON

C'est Crosne, et la rivière d'Yerres.

240

MATHILDE

Édmond, est-ce que ces riants ombrages, cette belle nature ne vous disent rien ?

ÉDMOND

Pardon, je ne regardais pas. Je tiens peu à la nature, je ne tiens qu'à vous.

LE POSTILLON (*chantant*)

Et toujours la nature Embellit la beauté.

245

ÉDMOND

Te tairas-tu !... Impossible de me faire entendre... Le voilà au galop dans la rue de Montgeron.

MATHILDE

Grâce au ciel, nous en sommes dehors ! Quels sont ces arbres que j'aperçois de loin ?

LE POSTILLON

À gauche, la propriété du Général Dupont-Chaumont, et devant vous la forêt de Sénart. 250

ÉDMOND

Ah ! C'est là la forêt de Sénart ?

MATHILDE

Vous ne la connaissez pas ?

ÉDMOND

Moi, je n'ai jamais voyagé ; et, en fait de forêts, je n'ai jamais été plus loin que les bois de Meudon. Aurez-vous peur, Mathilde ? 255

MATHILDE *(avec tendresse)*

Non... Je serai avec vous.

ÉDMOND

Et s'il y a des brigands ?

MATHILDE *(avec exaltation)*

Je le voudrais presque, pour que vous pussiez me défendre.

ÉDMOND

Je vous en remercie. Mais la matinée avance ; vous n'avez pas faim ?

MATHILDE

Non, et vous ? 260

ÉDMOND

Cela commence.

MATHILDE *(d'un ton de reproche)*

Quoi ! Nous sommes tous les deux près l'un de l'autre, et vous y pensez ?

ÉDMOND

Mais oui. Ordinairement, je ne déjeune qu'à onze heures, au café Torto-
ni : c'est ma seule occupation de la matinée ; mais aujourd'hui, j'étais
éveillé à cinq heures du matin, ce qui ne m'arrive jamais. 265

MATHILDE

Moi, tous les jours.

ÉDMOND

Et l'exercice et le grand air donnent de l'appétit. Voyons un peu, sur le
livre de poste, où nous pourrons nous arrêter pour déjeuner.

MATHILDE

Où vous voudrez ; peu m'importe. 270

ÉDMOND

Ce n'est pas indifférent, car, en voyage, je ne connais rien de plus im-
portant que le déjeuner, si ce n'est le dîner, et je ne vois d'endroit pas-
sable que Melun.

MATHILDE

Soit.

ÉDMOND

Nous y serons sur les dix heures ; nous y resterons jusqu'à onze ; et ce soir, si je calcule bien les distances, nous pourrons, sans nous fatiguer, souper à Sens. 275

MATHILDE

À Sens, dites-vous ?

ÉDMOND

Oui, à peu près trente lieues de Paris.

MATHILDE

Ah ! Mon Dieu ! 280

ÉDMOND

Qu'avez-vous donc ?

MATHILDE

Je me souviens que ma tante va à Lyon par Auxerre. Je vous l'avais écrit.

ÉDMOND

C'est vrai.

MATHILDE

Et qu'elle couche toujours à Sens le premier jour. 285

ÉDMOND

En êtes-vous sûre ?

MATHILDE

À l'auberge de l'Écu de France. Je ne peux pas en douter, car elle a écrit avant-hier pour y retenir son logement. Elle est donc en ce moment sur la même route que nous.

ÉDMOND

C'est cependant celle de l'Italie. On me l'a bien dit.

290

MATHILDE *(avec impatience)*

Mais c'est aussi celle de Lyon.

ÉDMOND

Vous croyez ?

MATHILDE

Certainement.

ÉDMOND

Alors c'est qu'il n'y a pas d'autres chemins ; ce n'est pas notre faute. N'est-ce pas, postillon, il n'y a que cette route-ci pour aller en Italie ?

295

LE POSTILLON

Si, Monseigneur, il y en une par le Bourbonnais, et peut-être d'autres encore.

MATHILDE

Vous voyez.

ÉDMOND

Est-ce que je savais cela ?

MATHILDE

Un homme doit le savoir.

300

ÉDMOND

Vous qui sortez de pension, à la bonne heure ; mais nous autres gens à la mode, pourvu que nous connaissions les allées du bois de Boulogne, c'est tout ce qu'il faut pour conduire en tilbury. Madrid, Bagatelle, le rond de Mortemart et l'allée Fortunée, nous ne sortons pas de là. Mais rassurez-vous.

305

MATHILDE

Me rassurer... quand la voiture de ma tante peut rencontrer la nôtre... quand on peut me reconnaître, me voir avec vous !... J'en mourrais de honte.

ÉDMOND

Impossible qu'elle nous rencontre. D'abord nous sommes partis de Paris les premiers. Nous avons de l'avance. Je viens de lire les lois de la poste.³¹⁰ Une voiture ne peut pas dépasser celle qui la précède ; c'est défendu par le règlement.

MATHILDE

Mais si elle parvenait à nous rejoindre, à marcher près de nous ?

ÉDMOND

Alors c'est moi qui lui permettrai de passer devant ? Et en fermant la calèche, en vous enveloppant dans votre voile, dans votre pèlisse, qui voulez-vous qui vous reconnaisse ? Qui oserait d'ailleurs, quand je suis là, venir regarder dans ma voiture ? 315

MATHILDE

Il faut donc que je me rassure ?

ÉDMOND

Certainement.

MATHILDE

Je ne demande pas mieux ; car cette idée seule me faisait une peur... 320

SCÈNE V

(Appelant.)

LE POSTILLON *(faisant claquer son fouet et chantant à tue-tête)*

Sonnez, sonnez, cornemuse et musette ! Nous voici arrivés au relais.
Ohé ! Postillon de malheur !... Deux chevaux de calèche.

(Montant à cheval.)

(Leur allongeant un grand coup de fouet.)

(La calèche part au trot.)

(Second coup de fouet.)

(Troisième coup de fouet suivi de plusieurs autres.)

L'AUTRE POSTILLON *(attelant)*

Tu es bien heureux d'être gai et de chanter toujours. Moi, je n'en ai guère envie... Mes pauvres chevaux sont si éreintés, que ça me fend le coeur. Hue ! Blanchet ! Je ne sais comment not' bourgeois a le coeur de faire courir des bêtes qui sont dans cet état-là... Hue ! donc !... Ces maîtres de poste sont si avides, que pour avoir une course de plus... Hue ! donc, Blanchet!. Tu sens bien que trois francs de guides, c'est gentil, et qu'il faut les gagner.

MATHILDE

Postillon, quel est ce village ou nous venons de relayer ?

330

LE POSTILLON

Lieusaint.

MATHILDE

Quoi ! Nous étions à Lieusaint, dans la forêt de Sénart ! C'est l'endroit où Henri IV est venu dîner chez le meunier Michaud.

ÉDMOND

Ah ! Vraiment !

MATHILDE

N'avez-vous pas vu la Partie de chasse de Henri IV ?

335

ÉDMOND

Oui, oui... Une comédie, aux Français ; mais on ne la donne jamais que les jours de gratis, et je n'y vais pas ces jours-là. N'est-ce pas Mademoiselle Mars qui joue la belle Gabrielle ?

MATHILDE

Gabrielle ? Non, elle ne paraît pas dans la pièce.

ÉDMOND

Tant pis. Moi, ce que j'aime le mieux dans l'histoire de Henri IV, c'est la belle Gabrielle. Si j'avais vécu de son temps, je l'aurais adorée.

MATHILDE

Fi, monsieur !

ÉDMOND

Comme vous aimiez Ernest de Waldemar.

MATHILDE

Quelle différence !

ÉDMOND

Elle est toute à votre avantage, je le sais ; car à coup sûr Gabrielle ne vous valait pas... Elle était loin, je le parierais, d'avoir ces yeux si brillants et si expressifs, cette jolie main, et surtout cette taille divine.

MATHILDE

Monsieur... y pensez-vous ?

ÉDMOND

Pourquoi repousser l'amant le plus tendre et le plus respectueux ?...
N'êtes-vous pas à moi... toute à moi ?

350

MATHILDE (*effrayée*)

Non... De grâce, éloignez-vous... Ne soyez pas aussi près de moi... Vous m'avez promis de me conduire en Italie ; et là nous devons être unis. J'ai vos serments ; les avez-vous déjà oubliés ?

ÉDMOND

Non, sans doute... C'est mon désir et mon espoir le plus cher ; mais d'ici là me refuserez-vous la grâce que je vous demande ?... Mathilde, mon amie... un seul baiser.

355

MATHILDE

Jamais. Quand vous me parlez ainsi, vous me faites peur.

ÉDMOND

Eh bien ! Du moins ne me retirez pas cette main que je presse sur mon coeur.

MATHILDE (*la retirant avec force*)

Non, ce n'est pas là ce que vous m'avez promis, ce que j'espérais de vous ; et si vous ne changez à l'instant de ton et de manière... Je sens que je vous hais, que je vous déteste.

360

ÉDMOND

Pardon, pardon ! Comment conserver sa tête et sa raison près d'une femme que l'on adore ? L'amour ne doit-il pas excuser les fautes qu'il fait commettre ? Mathilde, m'en voulez-vous encore ?

365

MATHILDE

Je ne sais... mais restez loin de moi, de l'autre côté de la voiture.

ÉDMOND

Vous ne me pardonnez pas !

MATHILDE

Cela dépendra de vous. Je verrai...

ÉDMOND

Quoi ! Mon amour et ma tendresse...

MATHILDE

Je ne veux plus entendre ce mot-là, et j'exige d'abord que vous ne m'en parliez plus.

370

ÉDMOND

Et de quoi alors vous parler ?

MATHILDE *(avec impatience)*

De ce que vous voudrez... de toute autre chose... Vous n'est-il donc impossible sans cela d'être aimable ?

ÉDMOND

Non, sans doute.

375

MATHILDE

Eh bien ! Soyez-le.

ÉDMOND (*embarrassé*)

Soyez-le... Soyez-le... C'est bien aisé à dire. Encore faut-il un sujet.

(Grand moment de silence.)

MATHILDE (*froidement*)

Ils sont tous à votre disposition. Eh bien ! Monsieur ?

(À part.)

ÉDMOND

Eh bien ! Mademoiselle, je ne sais plus ce que vous me demandiez. Moi, je n'ai pas l'habitude de faire de l'esprit en courant la poste. Et tenez, te-³⁸⁰nez, voici, grâce au ciel, les clochers de Melun. Ce n'est pas malheureux.

SCÈNE VI

LE POSTILLON

Monsieur va-t-il à la poste ou à l'auberge ?

(À Mathilde.)

ÉDMOND

À l'auberge, et à la meilleure. N'est-ce pas ?

MATHILDE

Y pensez-vous ? Nous arrêter ici quand ma tante est peut-être à une lieue de nous, et quand le moindre retard peut nous faire perdre l'avance que nous avons sur elle !

385

ÉDMOND *(avec humeur)*

Il faut cependant déjeuner... Car enfin ne pas dormir, ne pas manger, c'est le moyen de se rendre malade.

MATHILDE *(sèchement)*

Peu m'importe !

ÉDMOND *(se reprenant)*

Ce que j'en dis, c'est pour vous.

390

MATHILDE

Cela m'est égal, je n'ai besoin de rien.

ÉDMOND

C'est fort heureux, mais moi...

MATHILDE

Vous déjeunerez en route. Dites au postillon d'arrêter.

(À part.)

(Haut.)

ÉDMOND

Comme vous voudrez. C'est fort agréable ! Douze lieues sans sortir de voiture... Je suis déjà brisé. Postillon, j'ai changé d'idée ; à la poste !...

395

MATHILDE

Voici justement des femmes qui viennent vous offrir dans leurs corbeilles des gâteaux et des fruits.

SCÈNE VII

HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE (*entourant la voiture pendant qu'on relaie*)

Mon beau Monsieur, - ma belle dame, - Étrennez-moi. - Des gâteaux tous chauds, - ils sortent du four. - Des belles poires de beurré, — du beau chasselas... vrai Fontainebleau.

400

ÉDMOND

Oui, du Fontainebleau sur la route de Melun, ce n'est pas le chemin.

LA MARCHANDE

Il est bien mûr, goûtez-y plutôt.

ÉDMOND (*en mangeant avec du pain*)

Véritable verjus... Avec un peu d'estragon, cela ferait d'excellent vinaigre d'Orléans. Moi qui déjeune toujours avec des rognons à la brochette ou des coquilles à la financière.

405

MATHILDE *(avec ironie)*

Voilà un grand malheur...

(Avec impatience au postillon, qui s'approche le chapeau bas.)

ÉDMOND *(avec humeur)*

Non, mais j'y suis habitué, et il est toujours pénible de changer ses habitudes. Qu'est-ce qu'il veut encore celui-là ?

LE POSTILLON

Une poste trois-quarts, mon bourgeois.

ÉDMOND *(lui jetant de l'argent)*

Encore être dérangé ! Poste trois quarts... Huit francs soixante-quinze centimes. Tiens, voilà dix francs ; c'est un franc vingt-cinq de payé. 410

LE POSTILLON

Huit francs soixante-quinze ! Ça ne mettrait les guides qu'à quarante sous. Je croyais que Monsieur donnait trois francs... Mon camarade me l'a dit.

ÉDMOND *(brusquement)*

Oui, quand je suis content. 415

LE POSTILLON

Il me semble que monsieur doit l'être.

(S'adressant au second postillon.)

ÉDMOND

Joliment! Avec un déjeuner pareil. Allons, à cheval.

PREMIER POSTILLON *(à part)*

Il paraît qu'il n'est pas si amoureux qu'à l'autre relais.

ÉDMOND *(criant au deuxième postillon, qui est déjà prêt à partir)*

Un franc vingt-cinq de payé.

PREMIER POSTILLON

Vous me les laisserez bien pour boire !

420

(Criant à l'autre postillon.)

ÉDMOND *(avec colère)*

Du tout. Et en route !

PREMIER POSTILLON

Ah ! Mon bourgeois...

MATHILDE *(avec impatience)*

Eh ! Monsieur, donnez-les-lui, et qu'il se taise.

(Au postillon.)

(À l'autre postillon qui est à cheval.)

ÉDMOND *(avec emportement)*

Mon Dieu ! Ce n'est pas pour la valeur ; mais si on se laisse faire la loi par ces gens-là... Laisse-nous en repos. En route et bon train.

425

PREMIER POSTILLON *(à son camarade au moment où la voiture part)*

Va à ton aise... Ne faut-il pas tant se presser pour un commis voyageur qui enlève une danseuse ?

ÉDMOND *(mettant la tête hors de la voiture)*

Qu'est-ce qu'il a dit ?

MATHILDE *(toute rouge de colère)*

Vous l'entendez, Monsieur ; m'exposer à un affront !

ÉDMOND *(pendant que la voiture roule)*

Postillon, arrêtez... Je veux apprendre à vivre à ce drôle, votre camarade.

430

MATHILDE

Eh ! Monsieur, il est inutile de vous arrêter pour cela, et de nous retarder encore.

ÉDMOND

Malheureusement, on ne peut pas se commettre avec une espèce pareille ; sans cela j'aurais été trop heureux de le châtier comme il le mérite... Mais c'est une leçon pour l'avenir. J'ai été trop généreux avec eux, et désormais je les paierai selon la nouvelle ordonnance, un franc cinquante centimes.

435

MATHILDE

Pour qu'ils vous injurient encore.

ÉDMOND *(s'échauffant)*

Je voudrais bien le voir. Qu'ils s'en avisent, je m'en plaindrai à Monsieur de Villeneuve, le directeur-général, avec qui j'ai dîné chez Monsieur de Montbel. Que diable ! Un franc cinquante centimes, c'est très raisonnable; et puis c'est le règlement de poste, c'est la loi ; et sous un gouvernement constitutionnel je ne connais que la loi, il faut la faire exécuter.

440

MATHILDE *(avec ironie)*

Vous avez raison, on y gagne toujours.

445

(Après un instant de silence.)

ÉDMOND *(s'échauffent)*

Comme vous dites ! C'est une vilaine ville que Melun.

MATHILDE *(froidement)*

Très vilaine.

ÉDMOND

Et on n'en sort pas comme on veut. Voyez donc quelle montée ! Elle n'en finira pas.

(Elle baille.)

MATHILDE

Oui ; et la voiture va si doucement...

450

ÉDMOND

Qu'on s'endormirait. Je vois que vous en avez envie.

MATHILDE *(bâillant plus fort)*

C'est possible.

(À part.)

(La regardant pendant qu'elle s'endort.)

(Bâillant.)

(Fermant les yeux.)

(Commençant à s'endormir.)

(Il s'assoupit ; la calèche continue à rouler pendant plusieurs lieues, et les deux amants dorment à côté l'un de l'autre. Édmond s'éveille seulement aux relais du Châtelet, de Pansou et de Fossard, pour payer les postillons selon l'ordonnance, ce qui les fait murmurer.)

ÉDMOND

Ne vous gênez pas. Je l'aime autant ; cela me dispensera de faire la conversation. Elle est jolie ainsi... Figure charmante, air distingué, et une tête si romanesque !... C'est délicieux. Par exemple, un peu bégueule et volontaire... Ce n'est pas sa faute ; on les élève si mal dans ces pensionnats... Heureusement elle n'a encore que seize ans, et quand elle sera ma femme, je referai son éducation, parce que si elle a des défauts, elle a aussi des qualités solides ; deux cent mille livres de rente pour le

455

moins. Aussi depuis un an je n'ai épargné ni mes soins ni ma peine. Les 460
héritières deviennent si rares maintenant ! Les pairs de France nous les
enlèvent toutes ; et comme dans la vie on n'a jamais qu'une occasion de
faire fortune, si on ne la saisit point... Non pas que je sois dissipateur ou
dépensier, moi ; j'ai pour l'argent une affection désintéressée : je l'aime
pour lui-même, et j'ai de la peine à m'en détacher. Cependant, quand 465
j'aurai deux cent mille livres de rente, il faudra bien se montrer. Vont-ils
être étonnés au café Tortoni ! Je leur donnerai à dîner une fois par se-
maine ; j'achèterai le petit hôtel de la rue Chantereine ; c'est un bon pla-
cement ; et le landau dont Thérigny veut se défaire, il n'a pas servi... et
je l'achèterai... comme d'occasion. 470

SCÈNE VIII

MATHILDE (*s'éveillant à un juron très prononcé du postillon*)

Qu'est-ce ?... Qu'y a-t-il ?

(*À part lui.*)

ÉDMOND

Rien, chère amie... dormez toujours, je vous éveillerai quand il y aura
quelque chose de remarquable, quelque beau point de vue. Il est temps
que nous arrivions, car je suis rompu. C'est si ennuyeux d'être enfermé
toute une journée dans une boîte roulante ! Postillon, à combien 475
sommes-nous de Paris ?

LE POSTILLON

Vingt-deux à vingt-trois lieues.

ÉDMOND

Que cela !

LE POSTILLON

Nous serons à Montereau dans une petite demi-heure, et du haut de la montagne vous verrez, avant le coucher du soleil, la descente, qui est
magnifique.

480

(La voiture continue à rouler.)

ÉDMOND

C'est bon, c'est bon... Va toujours ; il ne faut pas que cela t'arrête.

MATHILDE *(rêvant)*

Ma tante ! Mon père ! Me pardonneriez-vous ?

ÉDMOND

La voilà dans des rêves de famille.

(S'éveillant.)

MATHILDE

Mon père ! mon père !... Où suis-je ?

485

ÉDMOND

Près de moi, chère amie.

MATHILDE

Ah ! C'est vous, Monsieur ?

ÉDMOND

Oui... et nous approchons de Montereau.

(Regardant le paysage qui l'entoure.)

(Avec enthousiasme.)

MATHILDE

De Montereau !... C'est là, si je m'en souviens, que ma tante m'a dit qu'un de ses fils avait été blessé. Ah ! Monsieur, monsieur, regardez donc... Quelle admirable vue ! Quel magnifique tableau ! Cette ville qui est là sous nos pieds... Ces superbes prairies où serpentent ces eaux qu'on retrouve à chaque instant et qui animent le paysage !

490

ÉDMOND

Quelle est cette rivière ?

MATHILDE

Cette rivière ?... Il y en a deux.

495

ÉDMOND

Deux à la fois !... C'est du luxe. Et lesquelles ?

MATHILDE

C'est dans toutes nos géographies ; l'Yonne et la Seine, qui se rejoignent à Montereau. Ne le savez-vous pas ?

ÉDMOND

Non, ma foi !

MATHILDE

Postillon, pas si vite ; arrêtez... que je contemple encore ce spectacle.

500

LE POSTILLON

N'est-ce pas que c'est beau ? C'est sur la hauteur où vous êtes qu'était l'armée française quand les autres sont venus nous attaquer.

MATHILDE (*écoutant avec intérêt*)

Vraiment ?

LE POSTILLON

Vous voyez cet arbre qui a été coupé par les boulets... Il n'en reste maintenant que le tronc.

505

MATHILDE

C'est peut-être là que mon cousin a été blessé.

LE POSTILLON

Voilà justement où était l'autre avec sa redingote grise et sa lunette d'approche.

ÉDMOND

Qui ?... Bonaparte ?

MATHILDE (*avec chaleur*)

Oui, l'Empereur... c'est là qu'il luttait seul contre toute l'Europe coalisée.

510

(*S'échauffant.*)

LE POSTILLON

Les Autrichiens au devant du pont... et quand les batteries françaises ont commencé à ronfler. Fallait voir comme ils ont dégringolé... comme ils ont repassé le pont, ces chiens de Kaiserlics... Et quand le prince de Wurtemberg et sa cavalerie se dispersaient dans la plaine...

515

MATHILDE *(s'animant)*

Que ce devait être beau !... Je crois les voir d'ici... et vous, vous les avez vus réellement ?

LE POSTILLON

Mieux que ça... J'y étais... dont j'ai eu l'honneur de recevoir un biscaien dans la jambe ce qui m'empêche d'aller à pied... Voilà pourquoi je suis à cheval... Ne vous penchez pas comme ça, ma belle dame... La descente est rapide, et j'ai peine à retenir mes chevaux... Ohaï... ohaï ! Quoiqu'il soit bien vieux... Mon bricolier a trop d'ardeur... C'est un ancien hus-sard de la garde... Doucement, doucement, Marengo, il n'y a pas de bon sens pour un vieillard d'âge comme toi... La... la... Il n'y a plus de danger... Nous voilà sur le pont... Un fameux pont, qui n'est pas fait d'hier.

520

525

ÉDMOND

On le voit... Il est assez vieux.

(À Édmond.)

MATHILDE

Je le crois bien... le pont de Montereau ! C'est là que le Duc de Bourgogne, que Jean-sans-Peur a été assassiné. N'est-ce pas ?

(À part.)

ÉDMOND

C'est possible... Est-ce ennuyeux de voyager avec une femme savante !...

530

(Elle garde le silence et reste plongée dans, ses réflexions. Édmond a aussi l'air de méditer, mais il ne pense à rien, et fredonne un air de la Gazza. La calèche roule toujours, et on arrive au relais de Villeneuve-la-Guyard. Même silence jusqu'à celui de Pont-sur-Yonne.)

MATHILDE *(à part)*

Quel ennui de voyager avec quelqu'un qui ne sent rien et qui ne sait rien !

SCÈNE IX

(À un postillon qui est assis tranquillement sur un banc devant la porte.)

ÉDMOND *(sautant à bas de la voiture)*

Quel bonheur ! J'ai cru que ce dernier relais n'en finirait pas. Eh bien ! Tu ne nous vois pas arriver ? Nous sommes pressés ; vite des chevaux !

LE POSTILLON *(tranquillement)*

Il n'y en a pas.

535

ÉDMOND

Comment, pas de chevaux ?

LE POSTILLON

Il a passé, il y a trois heures, une famille anglaise, trois voitures de poste, dont une pour les femmes de chambre, et l'autre pour les chiens de chasse.

ÉDMOND

Qu'est-ce que cela signifie ?

540

UN JEUNE HOMME *(en redingote, assis près du postillon et fumant un cigare)*

Qu'il vous a dit vrai, monsieur... Il n'y a plus de chevaux ; mais ils vont revenir d'un instant à l'autre, et vous les aurez.

ÉDMOND

Croyez-vous que je sois votre dupe ? Vous les gardez pour d'autres, et la preuve, c'est que j'en vois d'ici, dans votre écurie.

LE POSTILLON

C'est pour le courrier de la malle, et ceux-là on ne peut en disposer.

545

ÉDMOND *(d'un ton impérieux)*

Peu importe, vous les attélerez à l'instant.

LE JEUNE HOMME

Ce n'est pas possible.

LE POSTILLON

Je vous attèlerai plutôt vous-même.

ÉDMOND (*s'échauffant*)

Qu'est-ce que c'est que des insolents et des drôles pareils.

MATHILDE (*dans la voiture*)

De grâce, Monsieur Édmond, calmez-vous.

550

LE JEUNE HOMME (*au postillon*)

Étienne, vous avez eu tort d'injurier monsieur... et vous devez parler honnêtement à tout le monde.

ÉDMOND (*les menaçant*)

Ces canailles-là ne savent pas à qui ils ont affaire, et je leur apprendrai la politesse à tous.

LE JEUNE HOMME (*froidement*)

Pas si haut monsieur... Pas tant de bruit... Si, malgré mes excuses, vous n'êtes pas satisfait ?...

555

ÉDMOND (*avec hauteur*)

Non, sans doute, et s'il y avait ici quelqu'un à qui il fût possible de parler sans se compromettre...

LE JEUNE HOMME (*toujours d'un ton doux et poli*)

Qu'à cela ne tienne, Monsieur... Je ne suis que le fils du maître de poste, mais j'ai été officier.

560

ÉDMOND (*étonné*)

Qu'est-ce que c'est ?

LE JEUNE HOMME (*ouvrant sa redingote, et lui montrant le ruban de la Légion d'honneur*)

Et ceci doit vous prouver que j'en ai vu de près d'aussi terribles que vous.

ÉDMOND (*d'un ton radouci*)

Je ne dis pas non, Monsieur... et sans la personne que j'accompagne et que je ne puis abandonner... sans l'obligation où je suis de continuer mon voyage...

565

LE JEUNE HOMME (*se rasseyant tranquillement, et fumant son cigare*)

Comme vous voudrez.

ÉDMOND (*se rapprochant de la voiture où est Mathilde*)

Ah ! Si vous n'étiez pas là. Mais vous sentez bien que, quand d'un instant à l'autre votre tante peut nous rejoindre, il n'y a pas moyen de s'engager dans une querelle qui nous retarderait encore.

570

MATHILDE (*froidement et avec ironie*)

Vous avez raison... Je vous remercie de ce que vous faites pour moi... d'autant que c'eût été inutile ; car voici des chevaux qui reviennent.

ÉDMOND

C'est juste.

LE JEUNE HOMME

Vous voyez bien, monsieur, que nous vous avons dit la vérité.

ÉDMOND

Il suffit... Et je reconnais la loyauté de votre conduite... car, entre nous
autres gens d'honneur... Allons, postillon, est-ce attelé ? 575

LE POSTILLON

Oui, monsieur.

ÉDMOND *(après être monté en voiture, et saluant le jeune homme)*

Adieu, mon cher... Je repasserai avec plaisir.

LE JEUNE HOMME

Comme vous voudrez.

(La voiture part au grand galop, et au milieu des éclats de rire des postillons.)

TOUS LES POSTILLONS

Bon voyage !

580

SCÈNE X

ÉDMOND *(un peu embarrassé, et après un instant de silence)*

Nous avons perdu là un temps précieux ; car il y a encore trois grandes
lieues d'ici à Sens, et voici le soir qui arrive.

MATHILDE

Peu importe... On peut voyager la nuit.

ÉDMOND

Je ne le souffrirai point... pour vous d'abord... pour votre santé... Vous devez être fatiguée, et moi aussi... Et pour tout l'or du monde, je ne ferai pas quatre lieues de plus. 585

MATHILDE

Quoi ! Vous voulez vous arrêter à Sens ?

ÉDMOND

Oui, sans doute.

MATHILDE *(avec effroi)*

Et ma tante ?

ÉDMOND *(gravement)*

Votre tante est une personne raisonnable, qui pense qu'après trente lieues de poste on a besoin d'un bon lit et d'un bon souper... et nous devons penser comme elle. 590

MATHILDE

Et si elle nous rencontre ?

ÉDMOND

Je l'en défie... Ne savons-nous pas où elle loge ? À l'Écu de France, n'est-il pas vrai ? 595

MATHILDE

Certainement.

ÉDMOND

Eh bien ! Il n'y a pas que cette auberge-là dans la ville... Postillon, la meilleure auberge après celle de l'Écu ?

LE POSTILLON

L'hôtel de l'Europe, où l'on est au moins aussi bien.

ÉDMOND

Je parie qu'on y est mieux... Postillon, à l'hôtel de l'Europe... C'est là que nous descendrons.

600

MATHILDE *(insistant de nouveau et les larmes aux yeux)*

Mais, Monsieur... quand je vous prie en grâce...

ÉDMOND

C'est inutile... Je suis votre chevalier, votre protecteur, et je dois en dépit de vous-même veiller sur vous... Que diable ! Je suis courbaturé, ainsi vous devez l'être... Et vous n'avez rien pris aujourd'hui. Votre main est brûlante, vous avez la fièvre.

605

MATHILDE *(avec égarement)*

Je crois qu'oui... mais je l'ai voulu... mon sort est fixé... Et quand j'en devrais mourir, j'aime mieux fuir que de m'exposer aux regards et aux reproches de ma tante.

ÉDMOND

Voilà de vos exagérations ordinaires ! Il n'y a pas moyen de raisonner avec vous... D'abord, chère amie, vous ne mourrez pas ; et ensuite, mettons les choses au pire... Vous rencontreriez votre tante, et même votre

610

père, qu'est-ce que cela ferait maintenant ? Rien ne peut empêcher que vous ne soyez partie ce matin de Paris, avec moi, en tête-à-tête... dans une chaise de poste... Et pour l'honneur de la famille, pour votre réputation... Il n'y a que le mariage... un bon mariage.

615

MATHILDE *(à part avec douleur)*

Il ne dit que trop vrai.

(À part.)

(Haut.)

ÉDMOND

Voilà que vous pleurez... Ce n'est pas là répondre... Mathilde, Mathilde... Allons, elle sanglote maintenant. Dieu ! Que c'est ennuyeux les petites filles ! Vous détournez la tête... Vous ne voulez donc plus ni me voir ni me parler ?

620

MATHILDE *(d'une voix étouffée)*

Non, non, laissez-moi.

ÉDMOND

Comme elle voudra. Aussi bien, il n'y a plus à délibérer... Nous voilà aux portes de la ville, qui me paraît fort bien, autant que l'obscurité permet de distinguer. À peine neuf heures, et pas une lumière !... Tout le monde est déjà endormi... Que c'est amusant découcher en province !... Mathilde, Mathilde... Elle ne me répond pas. Est-ce qu'elle se trouverait mal de fatigue et de besoin ? C'est sa faute, avoir voulu faire trente lieues sans rien prendre !

625

SCÈNE XI

(Les portes de l'auberge s'ouvrent ; la calèche entre dans la cour, la maîtresse d'auberge et ses servantes entourent la voiture. Édmond prend entre ses bras Mathilde, qui est à moitié évanouie, et dont il cache la figure avec son voile.)

LE POSTILLON *(s'arrêtant devant une grande porte, et faisant claquer son fouet)*

Ohé ! ohé ! La porte !

630

LA MAÎTRESSE D'AUBERGE

Madame paraît souffrante.

ÉDMOND

Oui, ma femme est un peu indisposée de la route... Une chambre.

LA MAÎTRESSE D'AUBERGE

À deux lits ?

ÉDMOND

Certainement...

LA MAÎTRESSE D'AUBERGE *(criant)*

Catherine, le numéro 2.

635

(Éclairant.)

CATHERINE

Oui, Madame. Par ici, Monsieur, par ici.

SCÈNE XII

(Une chambre à deux lits, une cheminée, un canapé, une table. Portes à droite et à gauche.)

ÉDMOND *(posant Mathilde sur un canapé)*

Ce ne sera rien... Voilà qu'elle revient à elle... Vite du feu !

CATHERINE

Vous voyez qu'on est en train de l'allumer.

ÉDMOND

Et à souper ici... près de la cheminée.

CATHERINE

Oui, Monsieur.

640

ÉDMOND

Qu'est-ce que vous allez me donner ?

CATHERINE

Si Monsieur veut voir ce qu'il y a, et choisir lui-même.

(Prenant la main de Mathilde.)

(À Catherine.)

(Il sort.)

ÉDMOND

Ce sera plus prudent... Je vais commander le dîner, pendant que vous ferez nos lits. C'est le plus pressé. Allons, allons, Mathilde, revenez à vous, et ne craignez plus rien. Nous sommes maintenant à l'abri de tout danger. C'est par ici, n'est-ce pas ? La porte à gauche ? ⁶⁴⁵

SCÈNE XIII

(Mathilde, qui l'a à peine entendu, reste anéantie et la tête penchée sur son sein.)

CATHERINE

Oui, Monsieur. Voilà une pauvre jeune dame qui a l'air bien souffrante. Si Madame veut s'approcher du feu... Madame, m'entendez-vous ?

MATHILDE

Oui, ma bonne... Oui ; je vous remercie.

CATHERINE *(à part)*

Je vais chercher des draps. Je crois que le sommeil est ce qui lui est le plus nécessaire. ⁶⁵⁰

(Regardant autour d'elle.)

(Poussant un cri et joignant les mains.)

(Apercevant sur la table, du papier, une plume et de l'encre.)

(Elle écrit vivement, et n'aperçoit pas Catherine qui apporte deux paires de draps.)

MATHILDE *(restée seule, lève les yeux, et sort peu à peu de son anéantissement)*

Où suis-je ?... Seule enfin!... Ah ! Je respire ! Que s'est-il donc passé ?... C'était un songe, un songe affreux !... Non... Ce n'est que trop vrai, je suis à lui... pour toujours à lui ! Ce n'est pas possible... Mes sens m'abusent et m'égarent... Ce n'est pas là celui que j'aimais... celui que mon coeur avait rêvé ! Quelle différence ! Mon Dieu ! Et quel réveil !... Et qui dois-je accuser ? Moi, moi seule... Ah ! Je suis bien coupable et bien malheureuse... Insensée que j'étais ! Je n'ai écouté que ma tête et mes idées romanesques ; j'ai méprisé les conseils de la raison et de l'amitié ; j'ai mérité d'être punie... Mais être à lui !... Mais lui appartenir !... Ah ! Mon châtement serait plus grand encore que ma faute... et cependant maintenant comment lui échapper ? Mon honneur, ma réputation ne sont-ils pas entre ses mains ? Que faire, ô mon Dieu ! Que faire ? Qui viendra à mon aide ? Ah ! Je n'ai que ma tante... Je n'ai qu'elle au monde... Et c'est pour me sauver que le ciel l'a conduite si près de moi... Oui... Voilà ce qu'il faut pour lui écrire... Elle saura tout.

CATHERINE

Madame veut-elle quelque chose ?

MATHILDE

Non... Que venez-vous faire ?

CATHERINE

Mettre de draps à votre lit... Et à celui de votre mari.

MATHILDE

Ô ciel!

CATHERINE

Vous êtes toute tremblante.

MATHILDE (*troublée*)

Moi ! Non... Dites-moi, vous êtes de cette ville ? Connaissez-vous l'hôtel de l'Écu de France ?

CATHERINE

C'est au bout de cette rue... Vous traversez la grande place... et juste devant vous.

675

(*À part, regardant Catherine.*)

(*Avec confiance.*)

MATHILDE

C'est bien... Si je l'y envoyais ?... Non... non... Je ne resterai pas un moment de plus... Cette lettre, je la porterai moi-même... et si on refuse de me voir... Ce n'est pas possible ! C'est la soeur de mon père... C'est ma seconde mère... Son coeur et ses bras me sont ouverts.

CATHERINE (*la regardant avec inquiétude*)

Qu'avez-vous donc ?... Comme vous êtes agitée !

680

MATHILDE

J'ai besoin de prendre l'air.

CATHERINE

Si madame veut se promener en attendant le souper... Nous avons un jardin d'un demi-quart d'arpent. Je vais vous y conduire.

(Entendant du bruit du côté de la porte à gauche.)

(Sortant par la porte à droite.)

(Elle sort.)

MATHILDE

C'est inutile ; je le trouverai bien. Restez... Occupez-vous du souper ; c'est l'essentiel... On monte... C'est lui... Restez ; je reviens dans l'instant.

685

CATHERINE *(restée seule)*

Voilà une petite dame qui est bien gentille, mais qui tout de même a un air bien singulier.

SCÈNE XIV

(À Catherine.)

ÉDMOND *(entrant avec deux garçons d'auberge qui portent des assiettes et des serviettes)*

Allons vite... Mettons là le couvert, et dépêchons-nous. Où est donc ma femme ?

690

CATHERINE

Sortie pour un instant... Elle avait besoin de prendre l'air.

ÉDMOND

C'est bon, c'est bon, cela lui fera du bien... Là, près du feu, son couvert et le mien... Qu'est-ce que c'est que ce vin-là ?

LE GARÇON

Du vin du pays.

ÉDMOND

Je n'en veux pas. Je vous ai demandé du vin de Bourgogne.

695

LE GARÇON

C'en est... Nous sommes en Bourgogne.

ÉDMOND

Comment ! Sens est en Bourgogne ?

LE GARÇON

Oui, Monsieur.

(Goûtant le vin.)

(Voyant un autre garçon qui entre.)

(À Catherine.)

ÉDMOND

Est-ce étonnant ! Ce que c'est que de voyager ! Nous sommes en Bourgogne ! Oui, ma foi ! Ah ! Voilà déjà le potage, et les pigeons en compote. C'est bien. On sert ici avec une activité ! Ce n'est pas comme au

700

Café de Paris, où avant-hier j'ai eu des entr'actes d'un quart d'heure entre chaque plat. On perd le fil d'un dîner, et on n'a plus de suite dans les idées. Mettez toujours le potage sur la table, et la compote auprès du feu. Il me semble que ma femme est bien longtemps ; où est-elle donc ? 705

CATHERINE

Je lui avais indiqué le jardin, où elle se promène.

ÉDMOND

Elle s'y sera perdue.

CATHERINE *(souriant)*

Ce n'est pas possible ; mais si Monsieur veut, je vais la chercher, et lui dire que le souper est prêt.

ÉDMOND

Vous m'obligerez. Je n'aime pas à attendre, surtout quand on a servi. Les lits sont-ils faits ? 710

CATHERINE

Oui, Monsieur, et les couvertures aussi.

ÉDMOND

À merveille.

CATHERINE

Faut-il des oreillers ?

ÉDMOND

Pour moi, certainement. Mais pour Madame, je l'ignore. Demandez-lui. 715

CATHERINE

Est-ce que Monsieur ne sait pas l'usage de Madame ?

ÉDMOND

Non, pas encore.

CATHERINE *(à part)*

C'est des nouveaux mariés... Est-ce gentil !

(Ôtant ses bottes et mettant des pantoufles.)

(Il attend quelques instants, se promène dans la chambre.)

(Gravement.)

(Froidement.)

(Avec impatience et s'asseyant.)

(Prenant une cuillerée de soupe.)

(Mettant sa serviette et mangeant son potage.)

(La porte à laquelle il tourne le dos s'ouvre en ce moment. Sans retourner la tête.)

ÉDMOND *(seul auprès du feu)*

C'est gentil... Je le crois bien... Un bon souper... Un bon feu... Et une jolie femme !... Aïe ! J'ai les pieds gonflés. Autant se mettre à son aise...
quand on est chez soi... Mais voyez si elle viendra... Je meurs de faim...
et le potage qui va refroidir ! Est-ce qu'elle aurait oublié le souper ? Il y
a bien du désordre dans cette tête-là... Je ne dis rien... Parce que je
l'aime... Mais une fois ma femme, il ne faudra pas qu'elle s'avise de me
faire attendre... pour mes repas. Ma foi ! Elle dira ce qu'elle voudra, je
vais toujours me servir. Dieu ! Que c'est chaud ! Je vais aussi lui en
mettre dans son assiette pour que ça refroidisse... Cela passera pour une
attention... Ôtons la soupière et servons les pigeons... là... Nous y voilà.
Enfin la voilà !... Je savais bien que cela la ferait venir... Allons donc...
Allons donc, retardataire... Votre soupe vous attend.

720

725

730

SCÈNE XV

(Paraît une dame d'une cinquantaine d'années : tournure distinguée, costume de voyage. Elle s'avance près d'Édmond et lui dit :)

L'ÉTRANGÈRE

Monsieur Edmond de Verneuse ?

(Balbutiant.)

ÉDMOND *(tout étonné et se levant)*

C'est moi, madame... C'est-à-dire, c'est moi et ce n'est pas moi. Car je suis ici incognito, et je m'étonne que vous me connaissiez.

L'ÉTRANGÈRE

Vous allez être au fait... Je vous demande seulement cinq minutes d'entretien, et je me retire... Mais je vous prie, avant tout, de ne pas vous déranger, et de vouloir bien continuer votre souper.

735

(Il découpe le pigeon, dont il se sert une aile.)

ÉDMOND *(se remettant à table)*

Puisque vous l'exigez... Je n'en serai pas fâché. Pardon, Madame... Je vous écoute.

L'ÉTRANGÈRE

Je suis Madame de Bussièrès.

(À part.)

ÉDMOND *(laissant tomber sa fourchette)*

Ah ! Mon Dieu ! La tante de Mathilde... Qu'est-ce que cela signifie ?

740

MADAME DE BUSSIÈRES

Partie ce matin de Paris, je viens d'arriver à l'Écu de France, où j'avais fait d'avance retenir mon logement pour cette nuit. À peine entrée dans l'appartement qui m'était destiné, on me remet cette lettre, que je ne vous donnerai pas, mais dont vous connaissez l'écriture.

ÉDMOND

Celle de Mathilde.

745

MADAME DE BUSSIÈRES

Je dois avant tout vous la lire : « Ce 6 octobre, hôtel de l'Europe, neuf heures du soir. »

ÉDMOND

Cela n'a pas une demi-heure de date.

(Continuant à lire.)

MADAME DE BUSSIÈRES

Précisément. « Ma tante, ma seconde mère, sauvez-moi : c'est une coupable qui vous écrit, une coupable qui n'a d'espoir qu'en vous. Égarée par les conseils d'une compagne d'enfance, par mes lectures romanesques, par ma jeunesse, mon inexpérience, j'ai aimé... Non, c'est profaner ce mot ! J'ai cru aimer quelqu'un que mon coeur seul avait créé... Car ce qui m'avait séduit en lui, grâce, esprit, amabilité, noblesse, courage, tout cela n'existait que dans mon imagination ! Je ne le connaissais pas, et il m'a suffi de le connaître pour que l'illusion fût détruite... »

ÉDMOND

Qu'est-ce à dire ?

MADAME DE BUSSIÈRES *(continuant)*

« D'un seul jour, un jour entier passé près de lui, me l'a montré tel qu'il était. Ce matin, je l'adorais, et maintenant je le déteste, je l'abhorre. Plutôt mourir que d'être à lui. »

ÉDMOND

Assez, Madame, assez.

MADAME DE BUSSIÈRES

J'ai fait comme vous, je n'ai pas achevé cette lettre ; j'ai couru à ma nièce, qui, pâle et tremblante, attendait son arrêt ; elle voulait tomber à mes genoux je l'ai prise dans mes bras, je l'ai rassurée. Elle m'a tout raconté, et je connais maintenant tous les détails de votre liaison et de votre voyage. 765

ÉDMOND (*confus*)

Quoi ! Madame...

MADAME DE BUSSIÈRES (*sévèrement*)

Je ne vous dirai pas tout ce que je pense de votre conduite. On peut pardonner à la jeunesse de Mathilde, à son inexpérience ; mais à vous, Monsieur, chercher à séduire, à enlever une riche héritière, une jeune personne de seize ans ! Vous n'avez pas songé qu'il y avait là une réunion de circonstances dont, même à notre défaut, la justice pouvait s'emparer. 770

ÉDMOND (*pâlissant*)

Quoi ! Vous croyez ?

(Lentement et avec gravité.)

MADAME DE BUSSIÈRES

Loin de nous une pareille idée ; ce serait à jamais vous perdre d'honneur, et nous tenons à votre réputation autant qu'à celle de notre famille. Daignez donc m'écouter avec attention. Mon frère a quitté hier Paris persuadé que sa fille partait avec moi. 775

ÉDMOND

Oui, Madame.

MADAME DE BUSSIÈRES *(de même)*

Ma nièce a quitté ce matin l'hôtel de son père, seule, dans une voiture de place, et en disant qu'elle allait me rejoindre pour partir avec moi. 780

ÉDMOND

Oui, Madame.

MADAME DE BUSSIÈRES *(appuyant sur chaque mot)*

Eh bien ! Mettez-vous dans l'idée et persuadez-vous bien que c'est réellement avec moi qu'elle est partie ce matin et qu'elle a fait la route de Paris à Sens. 785

ÉDMOND

Que voulez-vous dire ?

MADAME DE BUSSIÈRES

Qu'il n'y a maintenant au monde que vous et Mathilde qui ayez connaissance des événements d'aujourd'hui ; et si jamais le moindre bruit en courait, si un mot eh transpirait, ce ne serait que par vous, par votre indiscretion. 790

ÉDMOND

Madame...

MADAME DE BUSSIÈRES

Et j'ai deux fils, tous deux militaires, qui tiennent encore plus que moi à l'honneur de leur famille et à la réputation de leur cousine.

ÉDMOND *(avec émotion)*

Madame, vous me connaissez mal, et vous pouvez être sûre que mon honneur et ma délicatesse m'engageront seuls au silence.

795

MADAME DE BUSSIÈRES

J'en suis persuadée, et j'en doutais si peu, que mon intention était de vous demander la seule lettre que ma nièce vous ait écrite, et qui, ce matin encore, à ce qu'elle m'a dit, était là, dans votre porte-feuille.

ÉDMOND *(l'ouvrant et la lui donnant)*

Comment donc ! Trop heureux de vous donner cette preuve de ma sincérité.

800

(Avec intention.)

MADAME DE BUSSIÈRES *(la prenant)*

C'est bien, Monsieur, je pars donc avec ma nièce. Qui ne m'a jamais quittée : j'achèverai la route avec elle ; j'arriverai avec elle à ma terre, où ma famille nous attend, et là notre amitié et nos conseils la guériront bien vite de quelques défauts, fruits de son inexpérience et de sa jeunesse ; mais ce qui n'appartient qu'à elle, c'est la noblesse et l'élévation de ses sentiments, c'est surtout la bonté de son cœur. Avec cela, et grâce à la leçon d'aujourd'hui, on se corrige aisément, et bientôt, je l'espère, ma nièce viendra une femme accomplie. Vous n'y aurez pas peu contribué, Monsieur, et ce sera pour vous une satisfaction intérieure de tous les instants.

810

ÉDMOND *(s'inclinant)*

Madame, certainement...

LE GARÇON *(entrant avec un plat roti)*

Monsieur, voici les perdreaux.

(Elle sort.)

MADAME DE BUSSIÈRES *(souriant)*

Je vous laisse avec eux, et retourne à son hôtel.... Non, non, ne vous dérangez pas, de grâce ! Désolée d'avoir interrompu votre souper.

SCÈNE XVI

ÉDMOND *(resté seul et jetant avec colère sa serviette sur la table)*

Vit-on jamais une aventure pareille ? Et elle avait peur que je n'en par-
lasse ?... Ah ! Bien oui ! On se moquerait trop de moi à Paris. Avoir
conduit jusqu'ici, dans ma voiture, une jeune personne charmante... Le
souper prêt... La couverture faite... Et tout cela pour rien... Rien au
monde... Que pour mes frais de voyages ! Si jamais maintenant on ma
rattrape à courir la poste de cette manière là !... C'est une bonne leçon,
et je me souviendrai du proverbe : Il vaut mieux tenir que courir.